

Tous droits de traduction et reproduction réservés pour tous  
pays

© Florence CLERFEUILLE – FADM – 2016  
ISBN 979-10-95023-04-3



La porte venait de se refermer derrière Monsieur et Madame Berthet. Cette fois, c'était vrai : Jacqueline et Maryvonne étaient seules. Seules et libres, dans la grande ville de Montpellier.

Instinctivement, elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre : Maryvonne pour se donner du courage, Jacqueline parce qu'elle était trop heureuse pour pouvoir garder ce sentiment à l'intérieur d'elle-même et qu'elle voulait le partager. Elle avait l'impression que des ailes venaient de lui pousser dans le dos, qu'elle n'allait pas tarder à s'envoler. S'accrocher à son amie lui permettait de s'ancrer au sol.

Réunies à la fenêtre, dont elles avaient écarté les rideaux et ouvert les deux battants, elles firent de grands signes de la main aux époux Berthet, qui avaient rejoint leur voiture. Le père de Jacqueline leur répondit sobrement, d'un hochement de tête, tout en tenant ouverte la portière passager. Sa mère, qui paraissait au bord des larmes, esquissa un petit geste timide puis se laissa tomber, plus qu'elle ne s'assit, sur le siège.

Monsieur Berthet ferma la portière puis, sans un regard de plus vers les deux jeunes filles accoudées

un étage au-dessus, fit le tour de sa DS grise, s'installa au volant et démarra.

Les deux amies se détournèrent alors de la fenêtre, faisant face à la pièce dans laquelle elles allaient vivre désormais.

Une grande armoire, dont la porte centrale était ornée d'un miroir, jouxtait la porte d'entrée, à l'opposé de là où elles se trouvaient. Venaient ensuite deux lits tout simples séparés par deux tables de chevet accolées. Un bureau, une étagère et deux chaises complétaient le mobilier. C'était sobre, mais suffisant. Et confortable.

Les yeux à demi fermés, Jacqueline inspira longuement.

« Tu sens ? dit-elle à son amie.

— Non, quoi ?

— L'air de la liberté !

— Arrête, la sermonna Maryvonne, tu dis n'importe quoi...

— Au contraire, s'enthousiasma Jacqueline, tu vas voir ! Tout ce que nous allons découvrir cette année... »

Maryvonne fronça légèrement les sourcils.

« Je n'aime pas quand tu es comme ça », dit-elle.

Jacqueline sourit et la prit à nouveau dans ses bras.

« Allons, pourquoi t'inquiètes-tu ? Rien de mal ne peut nous arriver, voyons ! »

Son amie, l'air peu convaincu, affichait une moue enfantine. Les lèvres trop serrées, elle fixait obstinément du regard le trottoir en dessous d'elles. À l'endroit exact où la voiture des parents Berthet avait stationné.

Jacqueline sourit à nouveau et, d'un index volontaire appuyé sous son menton, l'obligea à relever la tête.

« Regarde-moi, Maryvonne... murmura-t-elle. Pourquoi as-tu toujours peur de tout ?

— Je n'ai pas peur, se défendit son amie. Je m'inquiète pour toi, c'est différent ! Quand tu es comme ça, on ne sait jamais ce que tu vas inventer. Et puis, c'est normal d'avoir peur, de temps en temps... Pourquoi, toi, n'as-tu jamais peur de rien ? »

Cette fois, Jacqueline éclata de rire.

« Mais pour faire la moyenne avec toi, voyons ! Maryvonne, reprit-elle, sérieusement, on ne peut pas passer sa vie à avoir peur. Tu es d'accord, j'espère ? »

Maryvonne resta muette. Cette façon qu'avait son amie de défendre un point de vue en démontrant l'ineptie de son extrême la désarçonnait à chaque fois. Bien sûr qu'on ne pouvait pas passer sa vie à avoir peur ! Là n'était pas la question.

Le problème était que Jacqueline n'avait tout simplement jamais peur. Et donc qu'il lui arrivait de prendre des risques insensés. À croire que, comme les Vikings, elle ne savait même pas en quoi consistait cette émotion !

Elle-même, Maryvonne, était peut-être trop timorée. Réservee, c'était une certitude. Et c'était bien pour cela qu'elle appréciait Jacqueline : pour son rayonnement, son insouciance à toute épreuve et son énergie positive. Mais parfois, elle poussait le bouchon trop loin.

Opposées à tous points de vue, les deux jeunes filles ne s'étaient pourtant plus quittées depuis qu'elles s'étaient retrouvées côte à côte en classe au cours élémentaire première année.

Tel le symbole du yin et du yang, avec ses deux moitiés imbriquées l'une dans l'autre, Jacqueline et Maryvonne n'existaient pas vraiment individuellement. L'idée même de leur possible et inéluctable séparation (après tout, elles finiraient bien, l'une et l'autre, par se marier et fonder une famille) emplissait parfois Maryvonne d'appréhension.

« On n'en est pas là ! riait Jacqueline. Et puis, de toute façon, je ne me marierai qu'avec un homme capable d'apprécier ma meilleure amie. Ceux qui ne t'aimeront pas n'auront qu'à aller se faire voir !

— Tu dis ça maintenant, mais le jour où tu seras vraiment mordue, tu m'oublieras, j'en suis sûre... avait répondu un jour Maryvonne.

— Comment est-ce que tu peux dire une chose pareille ? s'était récriée son amie. Tu sais bien que jamais je ne t'oublierai... Jamais ! Aussi vrai que je m'appelle Jacqueline. Tu seras toujours ma moitié

d'orange. Mon mari, lui... Lui, il sera le filet qui entoure l'orange ! Enfin, la moitié seulement. L'autre moitié, ce sera ton mari à toi. »

Les deux amies étaient tellement différentes qu'elles étaient rarement d'accord. C'était d'ailleurs à se demander comment elles avaient pu devenir amies... Mais il y avait au moins un sujet sur lequel leur opinion était totalement identique : pour se marier, elles avaient bien le temps !

À dix-huit ans pour Maryvonne et dix-sept ans pour Jacqueline, elles étaient encore bien loin de coiffer Sainte-Catherine. Et si elles venaient d'intégrer cette chambre double au premier étage d'une pension de famille tenue par une veuve du nom de Madame Herol, ce n'était pas pour s'éloigner de sitôt l'une de l'autre.

Déjà, pour la première fois de leur vie depuis leur rencontre, elles allaient être séparées du matin au soir. Mais ensuite, elles se retrouveraient. Se raconteraient leur journée, partageraient leurs doutes et leurs espoirs.

Avec son enthousiasme habituel, Jacqueline se mit à tourner sur elle-même au milieu de la chambre. De plus en plus vite, comme lorsqu'elles étaient enfants, dans la cour de récréation.

« Montpellier ! s'exclama-t-elle. Nous sommes à Montpellier ! Et libres ! La ville est à nous ! Que dis-je... La vie est à nous ! »

Mais quelle vie, au fond ?





Dès le lendemain, Maryvonne se rendrait à l'école où elle allait désormais exercer le métier d'institutrice. À cette idée, une joie immense la transportait depuis le début de l'été. Elle savait qu'elle avait fait le bon choix. Qu'elle serait une excellente maîtresse. Elle aimait les enfants et s'émerveillait devant l'épanouissement de leur intelligence.

Comme le jardinier, grâce à son savoir-faire et son amour, permet à de minuscules graines sèches et ridées de se transformer en plantes colorées et pleines de vie, elle s'attacherait à faire grandir les petites filles qui lui seraient confiées.

Avant même d'avoir rejoint Montpellier, la jeune fille s'était sentie devenir une autre personne. Jusqu'alors, elle s'était reposée sur son amie pour tout un tas de choses. Ce qui leur avait convenu à toutes les deux.

Jacqueline aimait prendre des décisions, sentir que d'autres lui faisaient confiance et comptaient sur elle pour leur indiquer la direction à suivre. Maryvonne doutait beaucoup d'elle-même et avait besoin qu'on la rassure. Ensemble, finalement, elles s'étaient conduites peu ou prou comme un couple.

Mais désormais tout allait changer : Jacqueline aurait sa vie et Maryvonne la sienne.

Cette dernière allait devoir se mettre à endosser le rôle de son amie. Devenir sa propre Jacqueline. Trouver en elle-même les ressources nécessaires, non seulement pour se guider elle-même, mais aussi pour guider ses élèves.

Cette perspective aurait pu l'effrayer. Mais il n'en était rien. Après tout, on lui avait fait confiance. On avait considéré qu'elle était capable de s'occuper d'enfants. C'était donc qu'elle le serait. En tout cas, elle y mettrait toute son énergie et toute son âme.

Jacqueline, de son côté, entrerait quelques jours plus tard en première année à la faculté de lettres. Cette perspective l'avait aidée à trouver le temps moins long pendant les interminables mois d'été qu'elle venait de passer chez ses parents, à Lodève et dans les environs.

Enfin, elle allait pouvoir découvrir librement la ville de Montpellier !

Bien sûr, elle y passait (ainsi que Maryvonne) le plus clair de son temps depuis son entrée en classe de sixième. Mais elles étaient pensionnaires et ne pouvaient quitter leur établissement scolaire que quelques heures par semaine et toujours en groupe, pour ne pas dire en troupeau. Encadrées par des adultes qui les réprimandaient à la moindre incartade.

Désormais, ce serait tout autre chose : elles pourraient se déplacer seules. Aller où elles le souhaitent, comme elles le souhaitent. Sans chaperon ni limites, hormis les horaires imposés par la fermeture des portes de la pension de famille.

De la liberté, enfin !

Dès ce premier jour, après avoir fait son lit et rangé le contenu de sa valise, Jacqueline partit à la conquête de son nouveau territoire.

« Tu viens ? » avait-elle demandé à son amie.

Mais Maryvonne avait décliné l'invitation : elle préférait se plonger dans la lecture d'un bon roman.

« Nous avons toute l'année pour visiter le quartier, avait-elle argumenté.

— Tu as aussi toute l'année pour lire ! » avait ri Jacqueline.

Pourtant, elle n'en voulait pas à son amie de ne pas l'accompagner. Au contraire. Avec Maryvonne, elle aurait dû contenir son enthousiasme, réfréner ses ardeurs. S'imposer de ne pas aller n'importe où. Alors que seule... Seule, elle ferait exactement ce qu'elle voulait, irait exactement là où bon lui semblerait.

« À tout à l'heure ! » lança-t-elle joyeusement avant de quitter la pièce où Maryvonne s'était installée sur son lit.

Lorsqu'elle eut refermé derrière elle la porte de la pension, Jacqueline prit le temps d'inspirer un grand coup. Ses deux mains sur les anses de son sac à

main, bien droite dans son manteau boutonné jusqu'au menton, elle profitait du soleil de cette fin de journée mémorable.

Sa toute première journée de presque étudiante.

D'un pas décidé, elle se dirigea vers l'avenue qui se trouvait à quelques dizaines de mètres de la pension. De là, un bus la conduirait sans problème jusqu'au centre-ville.

Comme l'avait si bien dit Maryvonne, pour visiter le quartier, elle aurait toute l'année. Aujourd'hui, autant s'offrir une vraie récréation. C'était d'autant plus facile que ses parents lui avaient octroyé une généreuse somme d'argent pour acquérir tout ce dont elle aurait besoin pour étudier.

« Et pour étudier, j'ai besoin de liberté ! » songea-t-elle.

C'est en riant de cette répartie intérieure qu'elle atteignit l'endroit où plusieurs personnes attendaient déjà le bus. Une vieille dame lui jeta un regard réprobateur, mais Jacqueline n'en eut cure. Elle était trop heureuse pour s'arrêter à ce genre de détail.

Surtout que deux autres passants s'étaient tournés vers elle en l'entendant arriver. Deux jeunes hommes, l'un arborant une casquette de marin, l'autre tête nue, mais tous deux portant la même veste longue à col relevé. Tout en allumant une cigarette, ils la dévisagèrent sans aucune gêne. La jeune fille soutint leur regard un instant, puis se tourna vers l'avenue : le bus arrivait.

Assise contre la vitre, Jacqueline ne perdait pas une miette de tout ce qui s'offrait à son regard. Elle voulait tout retenir, tout photographier. Ne laisser passer aucun détail. Elle était tellement concentrée que la voix de son voisin la fit sursauter.

« Vous venez d'arriver à Montpellier ? »

C'était l'un des deux jeunes hommes qu'elle avait regardés avant de monter. Celui qui portait une casquette de marin.

Jacqueline se troubla légèrement.

« Cela se voit tant que cela ? »

— Vous dévorez les choses du regard, sourit-il.

— C'est exactement cela, rit-elle. Je voudrais pouvoir tout avaler !

— Et que venez-vous faire ici ?

— Je vais étudier. À l'université.

— Oh... »

Impressionné, le jeune homme n'osa pas pousser plus avant la conversation. Dommage... Il lui aurait volontiers servi de guide, dans cette ville qu'il connaissait depuis toujours. Mais une étudiante... Une intellectuelle... Ce n'était pas pour lui, qui travaillait comme mécanicien dans un garage.

Insouciant, Jacqueline s'était à nouveau tournée vers l'extérieur. Elle ne réagit même pas lorsque le jeune homme descendit du bus quelques minutes plus tard.



Jacqueline avait toujours été une enfant intelligente et vive, qui suscitait l'admiration (ou l'envie, ou l'animosité, c'était selon) de ses camarades de classe, et en tout cas l'adulation sans bornes de sa toute première maîtresse, Mademoiselle Dufour.

À peine avait-elle su marcher que déjà elle s'était fait remarquer par un caractère bien trempé et une audace bien au-dessus de la moyenne : lorsqu'elle tombait sur le derrière, au lieu de se mettre à pleurer comme n'importe quelle petite fille l'aurait fait, elle fronçait les sourcils (qu'elle avait au demeurant admirablement dessinés) et, pinçant les lèvres, s'appliquait à retrouver le plus rapidement possible la station debout.

Sa mère la regardait faire, un brin effrayée, se demandant de quoi cette enfant serait capable à l'âge adulte si déjà, à peine âgée de quinze mois, elle faisait montre d'une intrépidité pour le moins inhabituelle chez une petite fille de bonne famille. Un rien envieuse aussi : sa fille, avant même de savoir parler, montrait qu'elle ne se laisserait pas faire.

De là à imaginer qu'elle serait difficile à élever, il n'y avait qu'un pas que Simone Berthet franchit très vite. Cette enfant, quoi qu'il arrive, mettrait son

grain de sel dans toutes les décisions qui la concerneraient... Rien que d'y penser, la pauvre femme se sentait dépassée.

Heureusement, elle n'était pas seule pour s'occuper de sa fille : il y avait aussi Thérèse, l'employée de maison des parents Berthet qui avait suivi Jacques lorsqu'il s'était marié. Un peu gouvernante, un peu cuisinière, un peu nourrice, elle était surtout pleine de bon sens et d'un caractère placide qui apaisait Simone.

Le père de Jacqueline, qui comme tous les pères de France et de Navarre, a fortiori militaires, regrettait de ne pas avoir donné naissance à un garçon, s'amusait des sourcils froncés de sa fille et se félicitait de voir qu'une âme de guerrier habitait déjà ce petit corps d'enfant... malheureusement féminin. Mais son ego y trouvait son compte : sa fille était bien le digne prolongement de lui-même.

Bien loin de ces considérations masculines, pour ne pas dire mâles, Mademoiselle Dufour s'était émerveillée de la vivacité d'esprit de la fillette dès son premier jour d'école.

Les enfants de sa classe avaient entre cinq et huit ans. Certains, comme Jacqueline, venaient à l'école pour la toute première fois ; d'autres avaient déjà usé leurs fonds de culotte (ou en tout cas leur blouse) pendant deux ans sur les bancs de bois verni.

Lorsqu'elle s'était adressée aux petits nouveaux (le groupe de Jacqueline) en annonçant une leçon de



lecture, il y avait eu une vague de murmures impressionnés dans les rangs. La lecture... Premier sésame vers une vie d'adulte. Première clé pour comprendre le monde. Chacun s'était senti grandir à la simple évocation de cette activité tellement émancipatrice.

Mademoiselle Dufour avait alors retourné le tableau noir, exposant aux yeux de ses petits élèves une succession de lignes sur lesquelles les lettres semblaient se donner la main, deux par deux : B et A égale BA, B et E égale BE, B et I égale BI, B et O égale BO...

L'un après l'autre, tous ses jeunes élèves avaient religieusement répété les formules initiatrices. Tous sauf Jacqueline.

Lorsque son tour était venu, la petite fille, bras croisés serrés posés sur la table devant elle, s'était murée dans un silence hostile.

« Eh bien, Jacqueline, avait interrogé Mademoiselle Dufour, tu ne veux pas lire ?

— Si, avait répondu la petite. Mais ça, ce n'est pas lire !

— Ah bon ? s'était étonnée la maîtresse. Et pourquoi est-ce que ce n'est pas lire, à ton avis ?

— Il n'y a pas de vrais mots. »

La moue déçue de Jacqueline était assez éloquente : lorsque sa maîtresse avait évoqué une leçon de lecture, elle s'était attendue à autre chose. Mademoiselle Dufour put le confirmer le soir même. Prenant la petite contestataire à part, elle lui

avait présenté un livre de sa bibliothèque. L'un de ceux qu'elle utilisait avec les élèves les plus érudits de sa classe.

« Est-ce que tu peux me lire ce qui est écrit ici ? » avait-elle demandé à l'enfant.

Jacqueline s'était emparée du livre avec délectation et c'était avec un plaisir évident qu'elle s'était mise à déchiffrer le texte qu'on lui présentait, à commencer par son titre : *La chèvre de Monsieur Seguin*.

Mademoiselle Dufour l'avait laissée faire. En quelques secondes, elle avait compris que cette enfant-là, cette petite Jacqueline qui ressemblait tant à toutes les autres petites filles qu'elle avait vu (et qu'elle verrait encore) passer dans sa classe, était en fait tout à fait différente.

Elle savait lire. Pour ainsi dire couramment. Sans que personne ne le lui ait jamais appris.

Voilà pourquoi la leçon de lecture du matin lui avait tant déplu : annoncer B et A égale BA, pour elle, cela n'avait rien à voir avec la lecture, la vraie. Celle qui permet de prononcer des phrases entières. Celle qui fait s'envoler l'imagination, qui dessine des images de toutes les couleurs sur les prunelles de celui qui s'y adonne. Celle qui permet de voyager, de se sentir partir à la découverte de mondes aussi étonnants que merveilleux. Celle qui fait s'accélérer ou ralentir le rythme cardiaque du lecteur au gré du suspense et des avancées de l'histoire.

Le cœur de Mademoiselle Dufour, lui aussi, s'était mis à battre plus vite lorsqu'elle avait compris à qui elle avait affaire. Cette petite fille dépassait manifestement en intelligence et en vivacité d'esprit tous les élèves qui avaient défilé dans sa classe jusqu'à ce jour. Et pourtant, il y en avait eu ! L'institutrice, en effet, approchait de la retraite.

C'est d'ailleurs peut-être cette perspective (et la certitude de vivre quelque chose d'unique, un événement qui ne se répéterait plus jusqu'à la fin de sa carrière) qui lui fit prendre la vraie mesure de ce qui se passait : elle venait de découvrir un trésor. Une pierre précieuse qui ne savait pas ce qu'elle avait d'exceptionnel.

Elle se promit de la faire briller de mille feux.

Avant de prendre une mesure radicale (mais qu'elle considéra très vite comme nécessaire et inéluctable) elle devait néanmoins être sûre de ce qu'elle avancerait.

L'institutrice se donna donc jusqu'à Noël pour évaluer avec précision les connaissances et les possibilités de Jacqueline. Pour voir aussi comment elle se comportait dans la classe, notamment avec les élèves plus âgés qu'elle. En bref, juger de son degré de maturité.

Lorsque les vacances de fin d'année arrivèrent, Mademoiselle Dufour n'avait plus aucun doute : elle savait que Jacqueline possédait les compétences et la personnalité nécessaires pour se passer de cours

préparatoire. Restait à savoir comment ses parents allaient appréhender la nouvelle, car une telle décision ne pourrait pas être prise sans leur accord.

De nouveau, l'institutrice avait décidé de prendre son temps. De recueillir le plus d'informations possible concernant les parents. Elle n'avait pas droit à l'erreur : il serait criminel de laisser végéter avec les élèves de son âge une enfant aussi vive et aussi avide d'apprendre !

Des parents, quels qu'ils soient, devraient être ravis et fiers d'apprendre que l'intelligence de leur enfant dépassait celle de la plupart des autres. Mais allez savoir comment ils pourraient réagir à l'idée de le faire sortir du lot ? Une fille, en plus ! Désigner Jacqueline comme faite pour étudier ne plairait pas forcément à tout le monde. Surtout à son père. Militaire de surcroît.

Mademoiselle Dufour s'était mise à observer Jacques Berthet dès qu'elle en avait l'occasion. La meilleure d'entre elles étant la messe dominicale.

Comme de nombreux autres Français en ces années 1950, les Berthet venaient à la messe en famille. Ils arrivaient à l'église ensemble, Jacqueline accrochée à la main de son père, sa mère marchant un pas derrière eux.

Contrairement à beaucoup d'hommes, Monsieur Berthet allait tête nue, sans chapeau. Aussi, pour saluer ses connaissances, inclinait-il la tête. D'un geste sec et rapide, très militaire. À la porte de

l'église, il lâchait la main de la petite Jacqueline, lui faisait signe d'entrer, et laissait passer sa femme devant lui avant d'entrer à son tour.

Chacun des membres de la famille plongeait le bout de ses doigts dans l'eau bénite et s'agenouillait pour faire le signe de croix avant de rejoindre sa place, Monsieur Berthet à gauche de l'allée centrale, du côté des hommes, Jacqueline et sa mère à droite, du côté des femmes.

Lorsque le prêtre annonçait la première lecture, Monsieur Berthet s'avancait vers l'autel, au pied duquel il se signait à nouveau, puis rejoignait le pupitre sur lequel le livre saint l'attendait.

Bien droit sur ses deux jambes revêtues de knickers (sans doute avait-il servi dans les chasseurs alpins), les mains en appui sur les bords du pupitre, il prenait le temps de parcourir l'assemblée du regard avant de commencer sa lecture d'une voix forte et claire. La voix d'un homme habitué à donner des ordres et à parler sans être interrompu.

Lorsqu'il avait fini, il reculait d'un pas, les mains jointes devant lui, et inclinait la tête. Puis il retournait à sa place, l'air encore plus grand et plus grave qu'avant. Conscient de l'importance de son rôle.

À la sortie de la messe, les Berthet, comme la plupart des autres, prenaient le temps de discuter avec les membres de leur famille, leurs voisins, leurs connaissances. Mademoiselle Dufour ne tarda pas à remarquer que la petite Jacqueline étreignait plus

souvent la main de son père que celle de sa mère et qu'en tout cas elle ne quittait jamais ni l'un ni l'autre.

Elle en conclut que Monsieur Berthet, tout militaire (ou ex-militaire, mais quitte-t-on vraiment jamais l'armée lorsqu'on en a fait son métier ?) qu'il fût, s'intéressait à sa fille. C'était un début encourageant.

Il était vrai qu'il n'avait pas de fils...

Quelque temps après Pâques, l'institutrice avait demandé à rencontrer les parents de Jacqueline. Ce n'était pas une démarche habituelle et Jacques et Simone Berthet n'avaient pas manqué d'être surpris lorsque leur fille, avec le plus grand sérieux, leur avait tendu l'enveloppe que la maîtresse avait glissée dans son cartable juste avant la sortie.

« Tu donneras ceci à tes parents, avait-elle dit à la petite. C'est un message pour eux ; je souhaite les rencontrer. Je peux te faire confiance ?

— Bien sûr ! »

Le menton levé et le regard clair de la petite fille avaient fait sourire Mademoiselle Dufour. Son élève avait compris l'importance de sa mission. Elle la mènerait à bien. L'institutrice n'en avait jamais douté, mais elle avait tout de même été impressionnée par l'assurance de l'enfant et le pas décidé avec lequel elle s'était éloignée, seule, de la grille de l'école.

La maison des Berthet ne se trouvait qu'à quelques centaines de mètres de l'école. Il n'y avait que deux rues, pas très passantes, à traverser sur le trajet. Jacques Berthet avait donc décidé que sa fille ferait seule le trajet.

Le jour de la rentrée, il l'avait accompagnée et lui avait fait toutes les recommandations nécessaires. Avant de traverser une rue, Jacqueline devait s'arrêter sur le trottoir, faire face à la voie de circulation (« On fait toujours face à l'ennemi ! »), vérifier à gauche puis à droite qu'aucun véhicule n'était en approche. Si c'était le cas, elle devait traverser d'un pas rapide, sans se laisser distraire. Sinon, elle devait attendre que ce soit possible.

« C'est bien compris ?

— Oui, papa. »

Simone Berthet avait bien tenté de s'interposer : Jacqueline était encore bien jeune pour affronter seule le monde extérieur, elle-même, sa mère, disposait de tout le temps nécessaire pour l'accompagner à l'école, ce serait tout de même plus sûr que... Mais le colonel Berthet avait coupé court à toute discussion.

Jacqueline était peut-être jeune, mais elle avait la maturité nécessaire. Et plus tôt elle serait confrontée au monde extérieur (et à ses dangers...), mieux elle serait armée pour se défendre et mieux elle s'en sortirait dans la vie.

Simone, comme toujours, s'était inclinée. C'était de toute façon ce que son mari attendait d'elle. Comme ses parents avant lui.



Simone Blanchard était née le 25 novembre 1927. Elle avait été une enfant timide et effacée, entourée de deux frères qui n'avaient pas tardé à étouffer en elle tout semblant d'esprit d'initiative.

Bonne élève, sans être brillante, elle avait décroché le certificat d'études primaires au mois de juin 1939, juste avant que la Seconde Guerre mondiale ne soit déclarée.

Son frère aîné, André, n'avait alors que quinze ans ; il n'avait donc pas été mobilisé : trop jeune. Son père ne l'avait pas été non plus : trop vieux. Pendant quelques années, la famille avait donc été épargnée par la guerre. Jusqu'à ce qu'André obtienne enfin, à dix-neuf ans, l'autorisation paternelle nécessaire à son engagement militaire.

Pour cela, il avait dû batailler ferme. Son père, artisan sabotier, rescapé de la mal nommée « der des der » au cours de laquelle il avait connu tous les enfers possibles et imaginables, avait commencé par refuser tout net l'idée que son fils, la chair de sa chair, aille se faire trouer la peau, empoisonner, ou atomiser d'une façon ou d'une autre au service de la patrie. La guerre, lui-même avait eu la chance d'en revenir (dans tous les sens du terme) et il ne voulait pas tenter le diable en lui envoyant un jeune homme

frétillant de grandes idées qui n'en avait pas la moindre, d'idée, de ce qui pouvait l'attendre.

« C'est non ! Tu as mieux à faire ; j'ai besoin de toi pour m'aider à l'atelier. »

Ce n'était pas faux. Avec les difficultés d'approvisionnement et les restrictions de toutes sortes, les sabots de bois, qui avaient commencé à tomber en désuétude avant la guerre, avaient (pour rester dans l'imagerie militaire) repris du galon. Ce n'était pas ce qu'il y avait de plus confortable (ni de plus élégant), mais cela protégeait les pieds, et surtout : on pouvait s'en procurer facilement ! Cela valait bien les meilleurs godillots ou les plus belles galoches du chef-lieu de canton.

Le fils avait donc rongé son frein, alors que certains, parmi ses amis, se paraient de l'uniforme et du prestige qui va avec.

Mais quand le jeune frère de Simone, qui avait trois ans de moins qu'elle, avait à son tour obtenu son certificat, à l'âge de treize ans, et qu'il avait endossé avec enthousiasme le costume de l'apprenti sabotier, l'argument du père pour retenir l'aîné avait fait long feu.

« Tu n'as plus besoin de moi, maintenant : Jean est là pour t'aider. »

Le père s'était incliné. André n'avait pas encore atteint l'âge de la majorité, ni même celui de la conscription puisqu'il n'avait pas encore vingt ans, mais tout le monde s'accordait à dire qu'il faisait plus que son âge, qu'il avait le caractère

suffisamment trempé pour résister aux combats. On s'était bien rendu compte aussi, surtout depuis que l'État s'était installé (pour ne pas dire replié) à Vichy, que cette guerre-là n'était pas tout à fait comme la précédente. Et en tout cas qu'elle réduisait moins en bouillie les hommes jeunes qu'elle attirait.

Alors, le père avait dit oui. Il avait laissé partir son premier fils. La main sur l'épaule du second, bien lourde, il l'avait regardé s'éloigner d'un pas guilleret en direction de la gare. La mère et Simone étaient restées un peu en arrière, les mains tordues d'angoisse, les lèvres tremblantes, muettes et dignes.

En l'espace de quelques mois, Jean, qui était à l'âge où les garçons peuvent grandir à la vitesse du maïs, les avait dépassées toutes les deux et s'était mué en contremaître exigeant, pour ne pas dire en garde-chiourme.

Il se tenait bien droit, menton dressé comme pour se grandir encore, abaissait un regard froid sur les femmes qui ne faisaient jamais rien assez vite, ni assez bien.

« Mais tu n'as donc rien dans la cervelle ! » lançait-il régulièrement à sa sœur.

À ces mots, Simone baissait invariablement la tête, comme prise en faute. Elle qui avait pourtant été reçue au certificat un an plus jeune que son frère, avait réussi à se convaincre du fait qu'en effet, elle n'avait pas grand-chose dans la tête.

Forcément, puisqu'elle était une fille, donc quantité négligeable.

Sa mère elle-même le lui rappelait régulièrement. Lorsqu'elle entrait dans la maison et que Simone s'y trouvait seule, invariablement, elle lançait la même phrase :

« Eh bien, il n'y a personne, ici ? »

Quelques fois, Simone avait répondu :

« Mais si ! Je suis là, moi ! »

Mais sa mère avait évacué l'information d'un geste de la main tout en secouant la tête :

« S'il n'y a pas d'homme, il n'y a personne. »

La petite se l'était tenu pour dit et s'était recroquevillée à sa place : celle d'une moitié d'être humain, certes utile, dure à la tâche, mais tout bien considéré sans grand intérêt.

Lorsqu'un beau jour, le droit de vote lui avait été alloué, alors qu'elle était toute jeune mariée, elle avait été plus effrayée qu'autre chose. On lui donnait un droit... Qu'allait-elle donc pouvoir en faire ?

Patiemment, son mari lui avait expliqué ce qu'elle devrait faire dans le bureau de vote. Prendre un exemplaire de chacun des bulletins disposés sur la table, une enveloppe, entrer dans l'isoloir (une sorte de confessionnal dans lequel on resterait debout), insérer son bulletin dans l'enveloppe, jeter tous les autres à la corbeille, sortir de l'isoloir et se présenter à la personne qui vérifiait les identités avant de

signer le registre et de glisser son enveloppe dans l'urne.

« Ce n'est pas très compliqué », l'avait rassurée Jacques Berthet après avoir fini son énumération.

Simone l'avait regardé de ses grands yeux bleus, clairs comme un ciel d'automne.

« Mais comment vais-je savoir lequel de tous ces bulletins doit être mis dans l'enveloppe ? »

Devant l'air perdu de son épouse, le colonel Berthet n'avait pas hésité une seconde.

« Je te dirai lesquels tu dois jeter. »

Chaque jour, il donnait des ordres à ses hommes. Indiquer à sa femme ce qu'elle devait faire relevait de la même démarche. Les formes en plus : il n'était pas question de lui parler sur le même ton !

Simone avait été rassurée. Depuis qu'elle avait quitté l'école, plus personne ne lui avait jamais demandé de réfléchir à la résolution d'un problème, ou même de s'exprimer. Elle ne s'en sentait tout bonnement plus capable. Comme si son cerveau avait perdu toute capacité à fonctionner de manière autonome.

Comment aurait-elle pu effacer d'un revers de main ces habitudes acquises ?



Mademoiselle Dufour avait attendu l'entretien avec les parents de Jacqueline avec un peu d'appréhension. Il était assez clair que Monsieur Berthet n'était pas du genre à se laisser imposer une décision qu'il n'approuvait pas. Elle allait donc devoir le convaincre. Saurait-elle trouver les bons arguments ?

Se doutant bien, en tout cas, que l'homme n'était pas du genre à tergiverser, elle avait annoncé la couleur dès que tous avaient été installés dans le bureau où elle préparait ses cours :

« Votre fille s'ennuie en classe », avait-elle annoncé.

La mère de Jacqueline avait cligné des yeux, comme si on venait de lui annoncer une catastrophe (ou simplement pour attester qu'elle avait bien entendu), mais n'avait pas prononcé un seul mot, laissant sans doute à son mari la responsabilité de s'exprimer.

Celui-ci avait froncé les sourcils et rentré le menton, tout en se calant sur sa chaise. Pour un peu, l'institutrice l'aurait bien vu se mettre en garde comme un boxeur en attente du premier coup de son adversaire ! Puis, d'un ton abrupt, il avait lâché :

« Qu'entendez-vous par là, exactement ? »

— Rien de plus que ce que je viens de dire : il est visible que Jacqueline s'ennuie. »

Les sourcils de plus en plus froncés, Jacques Berthet avait pris le temps de se lisser la moustache avant de reprendre la parole.

« Et pourquoi s'ennuie-t-elle, à votre avis ?

— Parce que ce qu'elle fait est trop simple. Elle est très en avance par rapport aux enfants de son âge et est beaucoup plus intéressée par ce que font les élèves de la classe supérieure. »

Au fur et à mesure que les mots pénétraient ses conduits auditifs et imprégnaient son cerveau, Jacques Berthet se détendait. Ses sourcils retrouvèrent leur emplacement habituel et il eut même un léger sourire, qu'il couvrit de sa main, lissant de plus belle sa moustache.

« Je vois ! dit-il simplement. Et que proposez-vous ? Car si vous nous avez demandé de venir, c'est bien pour prendre une décision qui permette de résoudre ce problème, n'est-ce pas ?

— En effet, approuva Mademoiselle Dufour. Je voulais vous proposer de changer Jacqueline de groupe. De lui faire sauter une classe pour la rentrée prochaine. »

Les yeux de Simone Berthet s'étaient mis à cligner de plus belle. Les mains crispées sur son sac, elle avait réussi in extremis à retenir un haut-le-corps apeuré. Depuis toujours, elle s'évertuait à rester dans le moule, à ne rien faire ou dire qui puisse faire se



tourner les regards vers elle. Elle ne se sentait bien qu'invisible. Et voilà que sa fille unique, à peine âgée de six ans, se mettait à bousculer tout son univers en attirant l'attention sur elle.

Le père, de son côté, avait lentement incliné la tête vers l'arrière avant de croiser les mains sur ses genoux et de reprendre appui sur le dossier de sa chaise.

« Sauter une classe ? interrogea-t-il.

— Oui. Jacqueline sait déjà lire. Et compter, bien mieux que les enfants de son âge. Les exercices que je propose à son groupe ne l'intéressent pas. Ce serait lui faire perdre son temps que de la laisser dans cette classe. Je propose donc de lui faire intégrer directement le cours élémentaire première année.

— Je suppose que vous ne faites pas cette proposition à la légère ?

— Vous supposez bien. J'ai observé votre fille tout au long de l'année. Je lui ai régulièrement fait faire des exercices qui relevaient du cours préparatoire : elle les a toujours très bien réussis. Aujourd'hui, Jacqueline est tout à fait apte à suivre en cours élémentaire première année.

— Bien ! Très bien... Devons-nous faire quelque chose ?

— Oui. Donner votre accord.

— Notre accord ? s'étonna Jacques Berthet. Mais vous l'avez, bien évidemment ! Quel parent digne de ce nom laisserait son enfant végéter alors qu'il a la possibilité de lui donner l'opportunité de

s'épanouir?! Ce serait irresponsable! Et même criminel. Que peut-il y avoir de pire pour un enfant que l'ennui? »

L'institutrice le considéra un instant, cachant son étonnement derrière un sourire. Cet homme était plein de surprises... Mais en ce qui concernait son caractère entier, elle ne s'était pas trompée. Il faut dire que le tempérament de Jacqueline était un indice suffisant!

Pour Madame Berthet, l'émotion était trop forte : les mains toujours crispées sur son sac, elle ferma les yeux, près de défaillir.

Son mari, les yeux brillants, la moustache frémissante, décolla son dos du dossier de la chaise, comme prêt à prendre son envol.

« Devons-nous signer quelque chose? Quand pouvons-nous annoncer cette grande nouvelle à Jacqueline? »

Son enthousiasme était tellement inattendu et tranchait tellement avec l'apathie tremblante de son épouse que l'institutrice se sentit prise de court. Ces deux-là réagissaient trop fort et, surtout, de façon diamétralement opposée. Mais elle se reprit très vite, faisant glisser sur le bureau le document qu'elle avait, à tout hasard, préparé.

Sans attendre, Monsieur Berthet s'en empara d'une main, empoignant de l'autre le porte-plume de Mademoiselle Dufour. En quelques secondes, il avait lu l'attestation : « Nous soussignés Monsieur Jacques

Paul Marie Berthet et Madame Simone Berthe Hélène Blanchard son épouse, parents de Jacqueline Louise Irma Berthet, née le 18 mars 1950 à Lodève, autorisons son institutrice, Mademoiselle Julie Dufour, à faire changer notre fille de classe pour qu'elle soit scolarisée en cours élémentaire première année à la rentrée prochaine » et apposé sa signature en dessous du texte.

« Voilà, dit-il simplement en rendant la feuille à l'institutrice.

— Merci ! répondit celle-ci avec un sourire. Puis-je également avoir votre signature, Madame Berthet ?

— Ma... La mienne ? avait bredouillé Simone.

— Bien sûr. Vous êtes sa mère ; votre opinion compte aussi. »

L'espace d'un instant, une contrariété certaine s'était affichée sur le visage de Jacques Berthet. La signature de Simone ? Pour quoi faire ? Comme si la sienne ne suffisait pas ! Que s'imaginait-elle, cette institutrice ? C'était bien un caprice de femme, tiens, de demander la signature d'une autre femme... Depuis qu'elles avaient le droit de vote, certaines se croyaient tout permis.

Mais lorsque Simone lui jeta un regard timide, comme pour lui demander l'autorisation de parapher à son tour le papier, Jacques Berthet sourit avec tendresse. Après tout, c'était faire plaisir à sa femme à peu de frais. D'un imperceptible hochement de tête, il l'encouragea.

Simone signa à son tour. Avec sérieux et application.

« Vous pouvez bien sûr annoncer la nouvelle à Jacqueline dès que vous le souhaitez », conclut Mademoiselle Dufour.

Un hochement de tête, net et décidé cette fois, lui avait répondu. Puis, sans plus attendre, Monsieur Berthet s'était levé et avait entraîné sa femme vers la sortie. La pauvre Madame Berthet donnait l'impression d'être prête à s'écrouler à chaque pas.

C'était peu de dire qu'elle était bouleversée. À croire que sa fille unique n'existait que pour détruire le morne équilibre qu'elle-même tentait par tous les moyens de conserver.

Sauter une classe ! Avait-on jamais entendu chose pareille ! Voilà qui frapperait Jacqueline du sceau de l'anormalité dès le premier jour de l'année scolaire. Qui attirerait sur elle l'attention de tous. Sur elle... et donc, par voie de conséquence, sur ses parents. Simone Berthet en frémissait d'horreur.

Son mari, s'étant rendu compte de son trouble, se tourna vers elle.

« Vous ne dites rien ? »

— Que voulez-vous que je dise ? bredouilla la pauvre Simone.

— Je ne sais pas. Que vous êtes fière de votre fille, par exemple.

— Fière ? répéta Madame Berthet en arrondissant les yeux de stupeur. Fière de savoir que tout le

monde va la montrer du doigt comme un phénomène de foire ?

— Vous voilà bien, toujours à imaginer le pire et noircir le tableau... Mais non ! Fière de voir qu'elle est une enfant extrêmement intelligente, voilà tout. »

Simone Berthet n'osa pas répondre. Comme si le fait d'être intelligente (extrêmement intelligente, ce qui était encore pire) pouvait être un avantage pour une petite fille ! Cette intelligence n'allait-elle pas au contraire lui compliquer la vie ?

Et si elle-même, sa fille, se mettait à s'imaginer qu'elle valait plus que les autres parce qu'on lui faisait sauter une classe ? Si elle se mettait à céder au péché de vanité ?

Inquiète, elle l'était. Et comment ! Mais fière... Non, il n'y avait pas de quoi l'être.

De retour à la maison familiale, Jacques Berthet avait fait venir sa fille dans son bureau. C'était suffisamment rare pour que Jacqueline perçoive toute la gravité de la situation. Assise devant son père, les mains sagement posées sur les genoux, elle lui faisait face sans trembler, ses yeux bleus (légèrement plus foncés que ceux de sa mère) fixés sur lui.

« Nous avons rencontré ton institutrice, commença le père. Elle nous a dit que tu t'ennuyais en classe. »

Jacqueline baissa fugitivement le regard, avant de se redresser pour répondre.

« C'est vrai, cela m'arrive. Quand je dois faire du travail de bébé.

— Du travail de bébé ?

— Oui. Du coloriage, du découpage, des choses comme cela. Ce n'est pas très intéressant.

— Je comprends, compatit le père. Et qu'est-ce que tu trouves intéressant, alors ? »

La réponse avait fusé.

« Lire !

— Tu as appris à l'école ?

— Non, ici.

— Ici ? Mais comment ? Avec qui ?

— Toute seule. En vous écoutant lire, Maman et vous. J'ai d'abord reconnu les lettres, puis les mots, et les phrases. »

Jacques Berthet se souvint alors de l'application manifeste avec laquelle sa fille suivait le texte des livres d'enfant que Simone lui lisait le soir, avant qu'elle ne s'endorme. Cette façon qu'elle avait toujours eue, aussi, de rester debout à ses côtés lorsqu'il lisait le journal, dont il commentait les grands titres pour sa femme.

Pris d'une intuition soudaine, il se leva et alla chercher le dernier exemplaire de *Midi Libre*, qui était posé sur une table basse, près de son fauteuil club. S'asseyant à côté de Jacqueline, il déplia le quotidien et le lui présenta.

« Tu peux me lire quelque chose ? demanda-t-il.

— Bien sûr ! » s'enthousiasma la petite.

Et sans plus attendre, elle entreprit la lecture d'un article sur la « Conférence intergouvernementale pour le Marché commun et l'Euratom ». À six ans tout juste, elle ne devait pas comprendre tous les tenants et aboutissants du texte, loin de là, mais elle le déchiffrait tout à fait correctement.

Sans vraiment se l'avouer, Jacques Berthet se sentit impressionné.





Jacqueline marchait d'un pas léger. La soirée était douce en ce début décembre 1967 et à penser à Charles, qu'elle allait rejoindre, elle sentait son rythme cardiaque accélérer. Charles. Son alter ego. L'homme qui la faisait vibrer.

Ils s'étaient rencontrés quelques mois plus tôt, au début de l'année scolaire, dans un amphithéâtre de la fac de lettres. Ils s'étaient retrouvés côte à côte sur l'une des travées, elle tout à la fois excitée et intimidée, lui ruisselant d'assurance et de charme. Quand il avait posé ses yeux sur elle et lui avait adressé la parole pour la première fois, son cœur avait raté un battement dans sa poitrine. Dieu qu'il était beau !

Charles Perrier avait grandi en plein centre de Montpellier, dans une famille d'universitaires. Lorsqu'il se déplaçait dans les couloirs de la faculté, il avait cette nonchalance de ceux qui sont chez eux. Qui connaissent les moindres recoins et arcanes de leur environnement. Cela avait tout de suite impressionné Jacqueline.

Lodève, ce n'était pas tout à fait la campagne (d'ailleurs, elle n'avait guère eu l'occasion d'y folâtrer dans les champs, tant ses parents tenaient à lui assurer la meilleure éducation qui soit) mais tout

de même : à côté de Montpellier, Lodève ne faisait pas le poids. Ses ruelles pentues, bordées de tranches de maison tout aussi étroites que hautes, dans lesquelles on ne recevait le soleil que quelques petites heures par jour, n'avaient pas grand-chose à voir avec l'atmosphère lumineuse et chaude de la Préfecture de l'Hérault.

« Je te parie cent balles qu'il ne viendra même pas ! » lui avait-il lancé.

Le professeur était en retard. De plus de vingt minutes.

Le naturel de son tutoiement lui avait fait glisser un frisson le long de l'échine. Une connivence évidente était née entre eux dès ces premiers mots. Elle qui n'avait plus jamais tutoyé un inconnu depuis la fin du collège lui avait répondu du tac au tac.

« Tu crois ? Non ! Il n'osera pas !

— Tu parles ! Ils sont comme ça, les profs ! Tu ne les connais pas !

— Parce que tu les connais, toi ?

— Et comment... J'en ai deux à la maison ! Mon père et ma mère ! »

Impressionnée, elle n'avait plus rien dit. Lui aussi s'était tu, occupant les minutes suivantes à jouer avec son stylo-bille, le faisant tourner au bout de ses doigts comme une majorette aurait pu le faire de son bâton. L'agilité de ses doigts, qui attestait d'une pratique plus que régulière de cette activité, fit

monter d'un cran supplémentaire l'admiration de Jacqueline.

Finalement, quelqu'un était arrivé dans l'amphithéâtre et sans prendre la peine d'entrer vraiment avait lancé un « Le cours est annulé ! » sonore. Un brouhaha intense, savant mélange de sifflets, de hourras et de commentaires agacés, avait empli l'atmosphère. Il s'était tourné vers elle.

« Tu vois ! Je te l'avais dit...

— Il doit avoir une bonne raison... »

Il l'avait regardée, moqueur.

« T'es trop gentille, toi ! »

Et sans lui laisser le temps de rougir jusqu'au bout des oreilles, il avait ajouté :

« On va boire un café en attendant le cours suivant ? »

Jacqueline ne se souvenait pas d'avoir répondu, mais ils s'étaient bientôt retrouvés assis devant deux cafés à la cafeteria de l'université. Charles avait sorti un paquet de cigarettes de la poche intérieure de sa veste et lui en avait proposé une avec le plus grand naturel. Elle avait été surprise : lui trouvait-il si mauvais genre ?

« Non, merci ! » s'était-elle écriée un peu trop fort.

Charles avait haussé les épaules.

« Comme tu veux... »

Aussitôt, elle avait regretté de ne pas avoir osé accepter. Au moins pour essayer. Une fois.

Ce petit faux pas ne les avait pas empêchés de devenir inséparables. Côte à côte dans l'amphithéâtre, face à face à la bibliothèque, en tête à tête à la cafète. Jacqueline et Charles. Charles et Jacqueline. Jamais l'un sans l'autre.

Ils parlaient des heures durant. De leurs lectures, de leurs auteurs préférés, de la façon dont les profs tentaient (ou pas) de les conduire vers leur vie d'adulte.

« On a vingt ans et ils nous prennent toujours pour des enfants ! s'enflammait Charles. Je ne supporte pas ça ! »

Jacqueline ne disait rien. Elle n'avait encore que dix-sept ans puisqu'elle venait juste d'obtenir son baccalauréat avec un an d'avance, mais lui était passé par la case service militaire. Une année complètement inutile, selon Charles.

« Comme si on allait recommencer à se faire la guerre ! On a compris ce que ça coûtait ! Et surtout que ça ne rapportait rien de bon ! »

Jacqueline le laissait parler sans intervenir. Là où elle avait grandi, personne ne se serait aventuré à proférer de telles calomnies. Son père, qui était revenu de la Seconde Guerre mondiale auréolé d'actes de bravoure et du grade de colonel, n'aurait jamais survécu à un tel déferlement d'antipatriotisme... Son attachement à l'État français (quels qu'aient pu être ses renoncements et ses

faiblesses) et à sa branche armée était viscéral. Alors dénigrer le service militaire...

Lorsqu'il était vraiment en forme, Charles se laissait aller à de grandes envolées sur la non-violence qui faisaient frémir la jeune fille. Il arrivait littéralement à lui donner la chair de poule. En l'écoutant, elle avait la sensation physique du danger. Mais Dieu que c'était bon !

Auprès de Charles, elle se sentait tellement vivante... Vibrante d'énergie, d'espoir, d'enthousiasme ! Prête à aller au bout du monde avec lui.

Une fois, elle avait dit à Maryvonne que si Charles le lui demandait, elle embarquerait sans état d'âme dans un magic bus pour Katmandou. Au souvenir du regard consterné de son amie, un éclat de rire lui échappa :

« Pauvre Maryvonne ! Elle est toujours à s'inquiéter pour tout... Et surtout pour moi ! »

Au fond d'elle-même, Jacqueline savait bien qu'elle ne se lancerait jamais dans une aventure pareille. Certes, elle s'était mise à fumer (des Camel, comme Charles), mais de là à jouer les hippies, il y avait un pas qu'elle ne se sentait pas prête à franchir.

Cela dit, rêver qu'elle en était capable lui faisait du bien. Et taquiner son amie d'enfance était tellement agréable !

Une voix vint tout à coup la sortir de sa rêverie.

« C'est le fait de venir me voir qui te rend si joyeuse ? »

Charles était là, près d'elle. Comment avait-il fait pour apparaître ainsi, venu de nulle part ? Jacqueline ne se posait plus la question : elle avait pris l'habitude de le voir surgir à ses côtés.

Les premières fois, elle n'avait pas pu s'empêcher de sursauter, surprise.

« Comment fais-tu pour arriver comme cela, sans bruit ? s'était-elle étonnée une fois.

— C'est grâce à mes chaussures magiques ! » avait-il répondu d'un air docte.

La plupart du temps, Charles Perrier était chaussé d'une paire de baskets rouges. Importées directement des États-Unis d'Amérique grâce à des connaissances de ses parents, ses Converse All Star étaient ce qu'il possédait de plus précieux.

C'est simple : sans elles, il ne se sentait pas pleinement lui-même. Ses chaussures magiques, comme il les appelait, étaient devenues un élément constitutif de sa personnalité. Il en faisait régulièrement venir de nouvelles paires pour être sûr de ne jamais en manquer.

Au début, Jacqueline s'était étonnée de cette manie. Et de cette couleur. Quelle idée de porter des chaussures de sport à la ville... Et des chaussures de sport rouges !

« Comme ça, on ne m'oublie pas ! » lui avait lancé le jeune homme avec un clin d'œil.

C'était vrai. Dès la fin de la première semaine de cours, tous les étudiants en lettres (et surtout toutes les étudiantes) connaissaient Charles. « Celui qui porte des chaussures de basket rouges. »

Jacqueline décida de le taquiner.

« Non, c'est la perspective de passer la soirée au théâtre ! »

Charles fit la moue puis lui tendit son bras.

« Je n'en crois pas un mot, dit-il lorsqu'elle y eut posé sa main.

— Crois ce que tu veux ! rit la jeune fille. Mais j'ai vraiment hâte d'être au théâtre. »

C'était vrai. Mais il était également vrai que la perspective d'assister à la pièce assise à côté de Charles était tout aussi enchantresse.

D'ordinaire, Jacqueline n'avait pas le droit de sortir le soir. Les horaires de la pension étaient stricts. Mais Charles avait su se montrer suffisamment convaincant pour qu'elle décide de monter un stratagème.

La dernière fois que la jeune fille était rentrée chez elle, elle avait évoqué avec passion ses cours de littérature.

« Les grands classiques sont une source inépuisable d'étude ! avait-elle finalement lancé. Et, pour la plupart, tellement d'actualité... Ils sont toujours bien vivants ! Les professeurs nous encouragent d'ailleurs à nous rendre au théâtre le plus souvent possible. Malheureusement, pour moi,

il n'en est pas question... avait-elle lâché après un court silence.

— Pourquoi cela ? s'était étonné son père.

— Vous savez bien que je dois être de retour à la pension avant 19 h. Les représentations commencent souvent plus tard. »

Jacques Berthet s'était lissé les moustaches pendant quelques longues secondes. Après tout, s'il avait appris à Jacqueline, dès l'âge de cinq ans, à se débrouiller seule dans les rues de Lodève, ce n'était pas pour l'empêcher de le faire dans celles de Montpellier.

« Si nous le lui demandons, je pense que Madame Herol pourra faire quelques exceptions, annonça-t-il enfin. Une fois par mois, tu pourrais te rendre au théâtre avec tes amies. »

Le père de Jacqueline avait beau savoir que la faculté de lettres était ouverte aux deux sexes, il n'envisageait pas que sa fille puisse fréquenter de jeunes hommes. Et celle-ci s'était bien gardée de le détromper !

« Il faudra que tu me donnes toutes les informations nécessaires : le nom de la pièce, le lieu et l'heure de la représentation, la durée de ton absence. Ensuite, je me chargerai d'obtenir l'autorisation de ta logeuse.

— Oh, Papa, ce serait merveilleux ! » s'était exclamée Jacqueline avant de lui sauter au cou.

Et voilà comment, ce soir, elle se retrouvait au bras de Charles Perrier. Après l'heure du couvre-feu.



Lorsqu'elle avait raconté à Maryvonne ce qu'elle avait obtenu de son père, Jacqueline s'était tout à coup sentie fautive. Non pas d'avoir raconté des histoires à son père (jamais un professeur de la faculté n'avait ouvertement encouragé les étudiants à se rendre au théâtre), mais de se retrouver en décalage avec son amie. Celle-ci ne pourrait jamais l'accompagner dans ses sorties.

« Oh, je suis sûre que tu n'auras pas besoin de moi pour t'accompagner... »

— Je suis quand même désolée. Je suis sûre que toi aussi tu aurais aimé sortir de temps en temps. »

Maryvonne n'avait rien dit. Bien sûr, quand Jacqueline avait évoqué des sorties au théâtre, elle s'était prise à en rêver pour elle aussi. Mais son sens des réalités avait vite repris le dessus. Avec ses responsabilités d'institutrice, elle avait désormais d'autres priorités.

Et puis, Jacqueline sortirait avec Charles. Dont Maryvonne se méfiait depuis le premier jour. C'était plus fort qu'elle : à la seule évocation de son nom, elle sentait l'irritation la gagner. Par amitié pour Jacqueline, elle le montrait le moins possible. Mais aucune des deux n'était dupe.



Dès le premier jour, Maryvonne et Jacqueline avaient été amies. Dès ce jour d'octobre 1956 où Mademoiselle Dufour avait déclaré péremptoirement :

« Jacqueline, tu vas t'asseoir à côté de Maryvonne. »

Les deux fillettes s'étaient côtoyées l'année précédente dans la cour de récréation, mais n'avaient pas particulièrement joué ensemble : l'une (Jacqueline) faisait partie du groupe des « petits » tandis que l'autre (Maryvonne) appartenait à celui des « moyens ». Mais l'une (Jacqueline) était un petit animal déterminé à ne pas se laisser intimider par le monde qui l'entourait, tandis que l'autre (Maryvonne), de nature impressionnable, n'était jamais aussi heureuse que lorsqu'elle arrivait à se faire oublier.

Pourtant, dès qu'elles furent voisines de bureau, la petite déterminée et la grande impressionnable devinrent inséparables. Liées pour la vie aussi sûrement que leur banc d'écolières l'était à son pupitre.

Dans la cour de récréation comme dans la classe, l'une n'allait jamais sans l'autre. Jusque dans les

toilettes, où elles se rendaient ensemble, l'une « tenant la porte » à l'autre.

Les deux fillettes habitaient également dans le même quartier. Tout était donc fait pour qu'elles ne se quittent plus. Ce qui arrangeait bien la grand-mère maternelle de Maryvonne...

En effet, la petite, bien moins aventureuse que sa jeune amie, était incapable de se rendre seule à l'école. Ses deux parents étant pris par leur commerce, une boucherie, c'était la grand-mère qui avait la charge de chaperonner l'enfant sur le chemin de l'école. Jusqu'à ce que Jacqueline fasse son entrée dans sa vie quotidienne.

La première semaine, Jacqueline s'était jointe à Maryvonne et sa grand-mère pour faire les trajets. L'aïeule n'avait pas manqué de remarquer avec quel sérieux elle inspectait la rue avant de la traverser et ne s'était pas privée de titiller l'amour-propre de sa petite-fille : si Jacqueline, plus jeune qu'elle d'une année, se rendait seule à l'école, sans adulte, pourquoi Maryvonne ne le ferait-elle pas ?

Celle-ci n'était toujours pas très rassurée, mais encouragée par son amie, elle finit par accepter de laisser sa grand-mère à la porte de la maison familiale : après tout, pour rejoindre Jacqueline, elle n'avait que quelques centaines de mètres à parcourir, le long de la rue. Une seule petite impasse à traverser.

Soutenue par le regard de sa grand-mère, qui ne quittait pas le trottoir tant que les deux fillettes ne

s'étaient pas retrouvées, et par celui de son amie, qui l'attendait devant la porte de chez elle, Maryvonne avait trouvé le courage de s'élaner seule.

Quand elle retrouvait Jacqueline, elle fermait brièvement les yeux en poussant un long soupir, se retournait pour faire un signe de la main à sa grand-mère (qui lui répondait avant de rentrer dans la maison) et les fillettes repartaient ensemble.

Dès qu'elle se trouvait sous la protection de Jacqueline, Maryvonne n'avait plus peur. Elle aurait traversé toute la ville s'il l'avait fallu.

Cette amitié nouvelle, sincère, indéfectible, s'exprimait jusque dans leurs jeux : elles pouvaient passer des heures, debout l'une en face de l'autre, à chantonner leurs prénoms :

« Jacqueline, line, line ; Maryvonne, vonne, vonne... »

Sur la première syllabe, elles frappaient leurs cuisses. Sur la deuxième, elles tapaient des mains. Sur les trois suivantes (« line, line, line » ; « vonne, vonne, vonne ») elles frappaient les mains de leur amie. Et ainsi de suite.

Cette habitude les accompagna pendant toute leur scolarité primaire. Sur le trottoir, en rentrant chez elles, ralentissant le pas pour passer le plus de temps possible ensemble, elles chantaient la même chose en balançant leur cartable.

Tout le monde les connaissait dans le quartier. On les savait inséparables. Pourtant, les familles ne se fréquentaient guère. Tout au plus Simone Berthet

allait-elle se fournir en viande chez les époux Pagès, la qualité de leurs produits étant reconnue dans toute la ville. Mais sinon, à aucun moment, les fillettes n'avaient l'occasion de se retrouver l'une chez l'autre. C'était chacun chez soi. Chacun dans son monde.

Les parents de Maryvonne étaient peut-être des commerçants prospères ; il n'en restait pas moins qu'ils n'étaient « que » commerçants alors que les époux Berthet faisaient partie de la bourgeoisie locale.

Outre leur maison en ville, ils possédaient une propriété sur la commune de Lunas : une ferme d'une cinquantaine d'hectares qu'ils louaient à une famille d'agriculteurs du secteur, jouxtant une maison de maître dans laquelle ils aimaient se retirer à la belle saison, lorsque la chaleur rendait étouffantes les rues de Lodève.

La ferme comportait également une écurie. Jacques Berthet, qui avait hérité de son père un goût immodéré de la cavalerie, y maintenait deux pur-sang arabes qu'il montait très régulièrement. À peine Jacqueline fut-elle née qu'il leur adjoignit un poney et dès que sa fille fut capable de tenir assise sans aide, il prit l'habitude de la promener à califourchon sur sa monture au bout d'une longe. Celle-ci n'avait certes pas la prestance des pur-sang, mais avec Jacqueline sur son dos, elle devenait l'animal le plus élégant que la Terre ait jamais porté.

Quelques années plus tard, Jacqueline avait eu l'insigne honneur, consenti à personne d'autre jusque-là, d'être autorisée à monter sur Tonnerre, l'un des deux pur-sang.

D'instinct, elle avait trouvé les bons gestes, la bonne attitude... Son père avait été subjugué par ses talents d'écuyère. Dès lors, à chacun de leurs séjours sur place, le père et la fille étaient partis ensemble pour de longues randonnées, développant une complicité qui émerveillait Simone Berthet autant qu'elle la désolait.

Elle ne comprendrait jamais les penchants de sa fille pour les activités masculines. Jamais non plus cette faculté qu'avait son mari de la traiter en égale alors que cette attitude allait contre toutes ses convictions. À croire qu'il était capable d'oublier qu'elle était fille et non garçon.





Au collège, les deux fillettes avaient réussi à comploter pour se retrouver dans la même classe. Enfin, Jacqueline, surtout, avait pris les choses en main : il était hors de question pour elle d'abandonner Maryvonne.

« Qu'est-ce que je vais devenir, sans toi ? » s'était affolée cette dernière lorsque l'hypothèse qu'elles pourraient se retrouver dans des classes différentes avait été évoquée par leur instituteur de la grande école.

Jacqueline, en bon capitaine responsable de ses soldats, s'était juré que cette hypothèse ne se concrétiserait jamais : coûte que coûte, elle se débrouillerait pour que Maryvonne et elle continuent à pouvoir se rendre ensemble à l'école... et à fréquenter la même classe.

En questionnant son père, elle avait appris que si personne ne pouvait savoir avec précision comment les différentes classes étaient constituées, il y avait une certitude : deux élèves inscrits aux mêmes options avaient toutes les chances de se retrouver ensemble. Surtout si ces options étaient nombreuses et concernaient un nombre restreint d'élèves.

Dès lors, Jacqueline prit une décision.

« Nous étudierons le grec et le latin. Et en première langue l'allemand.

— L'allemand ! s'était exclamée Maryvonne avec horreur. Mais tu n'y penses pas !

— Et pourquoi donc ?

— Mais enfin, Jacqueline... L'allemand, c'est la langue des... des Schleus ! »

Sa voix, sur le dernier mot, avait baissé d'un ton. Comme si c'était un mot tabou, qu'elle n'aurait pas dû prononcer. Et de fait, c'était bien de cela qu'il s'agissait. En tout cas, pour ses parents, Schleu n'était assurément pas un mot très recommandable.

« Mes parents ne voudront jamais que j'étudie l'allemand, précisa Maryvonne.

— Mais si ! Tu verras ! Je saurai les convaincre ! »

Quitte à demander un peu d'aide à son père, dont l'autorité militaire faisait toujours son petit effet (sur les autres, parce qu'elle-même, Jacqueline, ne s'était jamais laissé impressionner) elle était sûre d'atteindre son objectif.

Pourtant, Jacques Berthet avait eu lui aussi un sursaut instinctif d'indignation lorsqu'il avait découvert que sa fille souhaitait découvrir la langue allemande. Au nom de quoi, grand Dieu ?

L'explication, très logique, avancée par l'instituteur des filles, avait heureusement fait passer la pilule.

D'abord, il fallait penser à l'avenir. Tout faire pour qu'un nouveau conflit entre la France et

l'Allemagne ne puisse pas voir le jour. Participer à la construction de ce grand marché européen dont on avait jeté les bases quelques années plus tôt avec la création de la Communauté économique européenne.

Quoi de mieux pour y parvenir qu'une meilleure connaissance de ses partenaires et donc la maîtrise de leurs langues ?

Sans compter que, l'allemand ayant la réputation d'être une langue difficile à apprendre, ceux qui en feraient le choix se retrouveraient certainement dans des classes d'élite, réservées aux meilleurs élèves, et qui bénéficieraient de l'attention des meilleurs professeurs.

Or Jacques Berthet avait toujours voulu offrir le meilleur à sa fille. Jacqueline parlerait donc allemand, même si cela devait lui rappeler de douloureux souvenirs.

Il l'accepta d'autant plus volontiers qu'en décidant d'étudier et le latin et le grec, sa fille démontrait une fois de plus une volonté sans failles. Il serait fier d'elle, quelle que soit la langue dans laquelle elle s'exprimerait.

Ce premier écueil franchi avec succès, Jacqueline était aussitôt passée à l'étape suivante.

« Est-ce que tu pourrais aller voir les parents de Maryvonne pour leur dire que c'est une bonne idée de vouloir apprendre l'allemand ? avait-elle demandé à son père.

— Les parents de Maryvonne, dis-tu ?

— Oui. Monsieur et Madame Pagès, les bouchers.

— Je sais qui sont les parents de Maryvonne, Jacqueline, mais pourquoi veux-tu que j'aille les voir ?

— Parce que s'ils ne veulent pas que Maryvonne étudie l'allemand, comme moi, nous ne pourrons pas être dans la même classe l'année prochaine. »

Jacques Berthet avait souri. Décidément, sa fille l'étonnerait toujours ! Cette fois, c'était sa faculté à élaborer une stratégie dans un but précis qui le fascinait. Quel grand stratège militaire elle aurait fait, si seulement elle avait été un garçon...

« D'accord, j'irai voir Monsieur et Madame Pagès. »

Jacqueline avait sauté au cou de son père, le couvant d'un regard enamouré.

« Mon petit papa, avait-elle susurré, tu es le meilleur des papas ! Qu'est-ce que je deviendrais sans toi ? »

Jacques Berthet n'était pas complètement aveuglé par les mimiques de sa fille. Une part de lui-même, enfouie très loin, comprenait fort bien comment sa fille le manipulait. Mais cette part de lui-même, il préférait la faire taire. L'enfouir au plus profond. Il aimait sa fille au-delà de toute raison et acceptait volontiers de lui donner tout ce qu'elle réclamait.

Il n'eut aucun problème à convaincre les parents de Maryvonne. Si le fait d'étudier l'allemand pouvait

lui assurer de bénéficier de l'assistance des meilleurs professeurs et de rester avec Jacqueline, eh bien qu'elle apprenne à aboyer schleu. De toute façon, cela ne lui servirait sans doute jamais : d'ici que des clients allemands se présentent à la boucherie, de l'eau aurait coulé sous les ponts !

Car si Jacques Berthet et Antonin Pagès n'avaient pratiquement rien en commun, ils s'accordaient bien sur une chose : leurs filles se marieraient et prendraient la suite de la lignée familiale.

Jacqueline épouserait un militaire et Maryvonne un boucher. Ensuite, toutes deux auraient un fils ; ce ne serait que justice. Une revanche bien méritée pour leurs pères.



À l'automne 1960, les deux fillettes avaient intégré le lycée de jeunes filles de Montpellier. Celui-ci avait déjà une longue histoire derrière lui : il avait été le tout premier établissement destiné aux jeunes filles en France. Ouvert en 1881, il avait accueilli cette année-là soixante-treize élèves. Depuis, les choses avaient bien changé.

Comme de nombreuses autres élèves, Jacqueline et Maryvonne seraient pensionnaires. Mais contrairement à d'autres, qui dépendraient des transports en commun pour leurs déplacements, elles bénéficieraient d'un chauffeur particulier en la personne de Jacques Berthet.

Celui-ci venait d'investir dans une DS Citroën (voiture de prestige s'il en était puisque c'était celle du Général lui-même) et même s'il ne l'aurait reconnu pour rien au monde devant sa femme, la conduire lui procurait un tel plaisir qu'il aurait été prêt à faire l'aller-retour de Lodève à Montpellier toutes les semaines.

En bon père de famille responsable maîtrisant son budget, il décida qu'il permettrait aux filles de rentrer à la maison toutes les trois semaines. Il faisait ainsi d'une pierre deux coups puisqu'il se faisait

plaisir à conduire sa voiture et retrouvait sa fille chérie...

Désormais, Jacqueline ne pouvait plus monter à cheval qu'une fois toutes les trois semaines, le samedi ou le dimanche, avant que son père ne les ramène, Maryvonne et elle, au pensionnat. C'était ce qui la chagrinait le plus dans sa nouvelle vie. Quitter Lodève ne lui avait en effet fait ni chaud ni froid. Au contraire ! Elle était ravie de partir pour une ville plus grande, même si les occasions de sortir du lycée étaient fort rares.

Pendant la semaine, les pensionnaires ne quittaient qu'exceptionnellement l'enceinte du lycée. Elles n'y étaient autorisées que si une sortie au théâtre (ou plus rare encore, au cinéma) était organisée par l'une ou l'autre des professeurs. Les élèves se déplaçaient alors en groupe, deux par deux, bien alignées et au même pas, comme les jeunes filles bien élevées qu'elles étaient censées être.

Le samedi et le dimanche, lorsqu'elles restaient sur place, les pensionnaires avaient droit à une promenade obligatoire dans les rues du quartier. Jacqueline détestait ces moments-là.

« Une promenade, c'est quelque chose d'agréable. Une distraction. Quand je me promène, je veux pouvoir aller là où j'en ai envie ! Pas marcher à la queue leu leu et au pas de charge ! »

Comme toujours, Maryvonne temporisait.



« Profite de la sortie, au lieu de protester. Regarde : les jardins fleuris, les maisons... C'est tout de même agréable, de sortir du lycée ! »

Jacqueline haussait les épaules et rongait son frein en attendant le prochain retour à Lodève. C'était agréable, oui, de quitter l'établissement. Mais cette marche obligatoire n'avait rien à voir avec les chevauchées interminables qu'elle partageait avec son père à Lunas. Ça, oui, c'était de la promenade !

En dehors de ce qu'elle assimilait à des marches forcées, Jacqueline appréciait alors à peu près tout de sa nouvelle vie. La nouveauté, le fait d'élargir son horizon en côtoyant des élèves externes qui prenaient parfois un malin plaisir à faire miroiter aux yeux des pensionnaires tout ce qu'il était possible de faire dans la ville lorsqu'on y vivait avec sa famille, la diversité des cours...

L'apprentissage de la langue allemande, surtout, la ravissait. Non pas qu'elle la trouvât particulièrement plaisante (ses sonorités gutturales avaient plutôt tendance à lui écorcher l'oreille), mais c'était le vague parfum de soufre et d'interdit qui l'entourait qu'elle appréciait.

Jacqueline aimait sentir le souffle du danger.

Il y avait aussi les cours de gymnastique. À Lodève, Jacqueline et Maryvonne n'avaient guère entendu parler de sport avec leurs instituteurs successifs. Au lycée, elles découvraient l'athlétisme, la corde à nœuds, les sports collectifs...

Performances intellectuelles ou physiques : Jacqueline excellait en tout, s'attirant l'attention (et souvent les bonnes grâces) de la plupart des professeurs.

Jacques Berthet n'en pouvait plus de se gonfler d'orgueil, malmené malgré tout par cette pensée insidieuse : « Si seulement j'avais eu un fils... » Quant à Simone, la joie de vivre communicative de sa fille et l'excellence de ses résultats avaient fini par avoir raison de ses doutes et de ses frayeurs. Le fait que Jacqueline saute une classe n'avait entraîné aucune catastrophe, il fallait bien le reconnaître.

Bien sûr, les gens avaient parlé dans le quartier. Quand même, sauter une classe, c'était rare. Et pas donné à tout le monde. La fille Berthet, ce n'était pas n'importe qui ! Mais dans tout ce que Simone avait pu entendre ou deviner, il y avait plus d'admiration que d'envie et elle avait commencé, oui, elle, Simone, avait commencé à ressentir de la fierté.

Elle-même avait eu son certificat d'études un an avant la plupart de ses camarades. Bon sang ne saurait mentir. Elle devait avoir sa part de responsabilité dans les succès de sa fille et ne pouvait nier qu'elle en éprouvait un certain plaisir. Pour ne pas dire un plaisir certain.

C'était comme si quelque chose, en elle, s'était ouvert. Comme si une graine enfouie très loin avait fini par germer et se transformer en une fleur épanouie.

Et puis Jacqueline n'avait jamais tiré aucune gloire de son parcours singulier et de ses capacités hors du commun. Elle était restée la petite fille vive et serviable qu'elle était, toujours prête à se précipiter au secours des autres s'ils en avaient besoin. Généreuse et modeste. Comme sa mère !

Maryvonne, de son côté, étudiait avec le plus grand sérieux. Elle n'avait jamais eu les facilités de son amie mais ne s'en était jamais émue non plus. Il lui était naturel de travailler plus pour obtenir des résultats moins bons.

Moins bons mais tout à fait honorables : Maryvonne avait droit à chaque fois aux encouragements du conseil de classe.

Elle était fourmi, quand Jacqueline était cigale. Mais à la différence des héroïnes de la fable de La Fontaine, cette fourmi et cette cigale-là s'entendaient à merveille. Comme quoi, même les plus grands classiques pouvaient parfois se tromper !



Jusqu'en classe de Terminale, les deux jeunes filles avaient avancé de concert. Toujours dans la même classe, toujours dans le même dortoir du pensionnat, dans deux lits côte à côte. Inséparables elles étaient, inséparables elles resteraient.

« Comme les oiseaux d'Afrique ! » disait la douce Maryvonne.

Pourtant, une part d'elles-mêmes savait bien que cette vie commune, que leurs années de collège et de lycée avaient exacerbée, finirait un jour. Le jour où elles fonderaient une famille.

Parfois, elles se laissaient aller à imaginer ce futur sans surprise.

« Je me marierai avec quelqu'un qui reprendra la boutique de mes parents quand ils prendront la retraite, disait Maryvonne.

— Et où l'auras-tu rencontré, ce quelqu'un ? S'il doit reprendre la boucherie, il faut qu'il soit boucher.

— Mon père connaît tous les bouchers de la région. Et même jusqu'à Montpellier ou Toulouse. Il y a des rencontres, quelquefois, entre les familles.

— Et alors ? Tu as remarqué quelqu'un ? Un garçon qui te plaît ? »

Maryvonne faisait la moue.

« Non, personne.

— Et toi, tu feras quoi ? Tu tiendras la boutique, comme ta mère, pendant que ton mari préparera la viande ? »

Lorsqu'elles en arrivaient à ce niveau de précision dans la vision de leur avenir, les deux jeunes filles semblaient invariablement dans le silence. Chacune d'elles mettait des images sur les mots prononcés (à moins que ce ne fût l'inverse), mais l'une et l'autre ne pouvaient empêcher les questions d'envahir leur esprit.

Le père de Jacqueline fréquentait lui aussi régulièrement ses anciens collègues. Qu'il les ait connus pendant son service militaire, au cours des combats, ou à la caserne pendant les dernières années de sa carrière, tous ses amis proches étaient militaires. Plus ou moins gradés, plus ou moins âgés, mais soldats avant tout.

Jacqueline en était sûre : parmi tous ces hommes (ou leurs fils) il y en aurait un qui saurait la séduire et l'aimer. Autant que son père.

Sa vie lui paraissait toute tracée, facile, légère. Bien sûr, elle aurait des enfants. Au moins deux : tout le monde n'a pas la chance de rencontrer une âme sœur inséparable sur les bancs de l'école. Elle ne voulait pas d'un enfant solitaire, comme elle avait pu l'être au cours de ses toutes premières années.

Peut-être irait-elle s'installer avec sa famille à Lunas ? Elle aimait beaucoup cette propriété. Et puis

cela lui permettrait de s'adonner à l'équitation avec toute la régularité qu'elle désirait.

Et si son mari n'aimait pas les chevaux et décidait de les vendre ? Impossible ! À la rigueur, il pourrait ne pas monter. Mais l'obliger à se séparer de ses pur-sang, jamais !

Jacqueline était décidée, et aussi confiante. Elle saurait bien trouver les arguments nécessaires pour convaincre son futur mari de la laisser vivre comme elle l'entendait. Il n'y avait pas de raison : elle y arrivait bien avec son père...

En grandissant, Maryvonne s'était mise à aider sa mère à la boutique. Les samedis et pendant les vacances scolaires, elle accueillait les clients et encaissait leurs paiements. Lorsqu'elle n'était pas là, les clientes se répandaient en louanges auprès de Madame Pagès.

« Vous avez de la chance : votre fille est tellement sérieuse ! Et serviable, avec ça ! disait l'une.

— Elle a toujours le sourire, ajoutait une autre.

— Elle est faite pour être commerçante ! »  
concluait une troisième.

La mère de la jeune fille accueillait ces compliments avec un sourire modeste. C'était vrai qu'elle avait de la chance... Maryvonne était tout simplement la fille idéale. Sérieuse, obéissante, respectueuse, travailleuse. Avec elle, l'avenir de la boutique était assuré.

Une seule ombre venait ternir ce tableau idyllique : il faudrait changer le nom sur la devanture. La boucherie Pagès porterait celui du futur mari de Maryvonne.

Tout cela avait longtemps paru terriblement naturel et comme allant de soi. Mais au fil du temps et des années d'études, l'ombre du doute était venue obscurcir le tableau.

Les filles prépareraient toutes les deux le baccalauréat. Ce n'était pas forcément très nécessaire pour une future bouchère, mais le fait d'avoir plus d'éducation que ses parents permettrait à Maryvonne de s'assurer une meilleure place dans la collectivité. De pouvoir côtoyer sans honte ni gêne les dames comme Madame Berthet. Le commerce n'en aurait que plus de prestige.

Après... Eh bien, après, elle commencerait sans doute à travailler à la boucherie. Il n'était pas encore question de mariage (Maryvonne n'aurait que dix-huit ans lorsqu'elle aurait obtenu son bachot) mais elle n'allait tout de même pas rester à ne rien faire.

Madame Pagès espérait, autant qu'elle l'appréhendait, ce moment. Quand Maryvonne aurait dix-huit ans, elle-même n'en aurait que quarante-deux. Et même s'il faudrait assurément plusieurs années à sa fille pour être en mesure de la remplacer complètement à la boutique, elle se voyait mal arrêter de travailler aussi jeune.



Son mari, sans le dire, pensait plus ou moins la même chose. Quand Maryvonne serait mariée, son mari (donc le gendre de Monsieur Pagès) devrait travailler à la boucherie. Or si le commerce marchait bien, il n'était pas dit qu'il suffise à faire vivre correctement deux familles. Pour autant, il était impensable que le jeune couple travaille pour d'autres patrons, voire pire : qu'il prenne en gérance une autre boutique.

Le problème paraissait insoluble. Jusqu'à ce que Maryvonne émette le souhait d'exercer le métier d'institutrice.

« Avec le baccalauréat, je pourrai être stagiaire. Et faire l'école comme ceux qui sortent de l'école normale. Au moins quelques années », avait-elle ajouté pour rassurer ses parents.

Monsieur Pagès n'avait d'abord rien dit, se contentant d'un regard sombre à sa fille. Madame Pagès s'était raclé la gorge en hochant la tête : c'était sa façon de faire comprendre à son mari (en toute discrétion) que cette idée n'était peut-être pas si mauvaise.

« Ta mère et moi allons en parler » avait alors dit Monsieur Pagès.

Et Maryvonne avait su qu'elle avait emporté leur accord.

Jacqueline, de son côté, rêvait de profiter de la liberté et des plaisirs que pouvait procurer une grande ville comme Montpellier. Il fallait donc

qu'elle continue à y vivre après l'obtention de son baccalauréat. Mais pour quelle raison ? Pour ne pas dire sous quel prétexte ?

La logique aurait en effet voulu qu'après ses années de pensionnat elle revienne à Lodève. Qu'elle reprenne sa place dans la maison familiale, retrouve sa chambre de petite fille et y attende tranquillement l'arrivée du prince charmant qui la ferait basculer dans l'univers des adultes. Mais si Jacqueline excellait en mathématiques, comme dans les autres matières, elle avait parfois (pour ne pas dire souvent !) certaines réticences à accepter la logique.

« Je ne suis pas cartésienne ! » disait-elle en riant.

Jacqueline aimait l'étude. Tous ses professeurs s'accordaient à dire qu'elle était remarquablement douée. De plus, se disait-elle, elle était encore bien jeune pour se fixer comme unique objectif de se marier. Elle étudierait donc. Mais quoi ?

Depuis toujours, la lecture l'enthousiasmait. Rien, hormis peut-être les chevauchées au galop sur le dos de Tonnerre, ne lui avait jamais donné autant de plaisir, ne l'avait jamais autant exaltée qu'un bon livre. Alors tout naturellement, elle décida de s'inscrire en faculté de lettres. Ce faisant, non seulement elle étudierait un sujet qui la fascinait, mais en plus elle retarderait l'échéance du retour à Lodève.

Restait à convaincre ses parents de la justesse de son choix.

Jacqueline savait bien qu'il lui suffisait d'emporter l'accord de son père pour que les choses se passent comme elle le souhaitait. Quelles que soient ses craintes et ses réticences, quelle que soit son opinion (mais en avait-elle jamais une ? Jacqueline se le demandait parfois), sa mère approuverait la décision de son mari.

Il fallait donc convaincre Jacques Berthet.

Jusqu'alors, Jacqueline avait toujours réussi sans le moindre problème. Mais quelque chose lui disait que cette fois, cela risquait d'être différent. Ce qu'elle envisageait était tellement nouveau, tellement hors du destin tout tracé qui s'était toujours profilé devant elle, qu'un « non » de son père n'était pas à exclure. Il fallait trouver les bons arguments.

Après avoir bien réfléchi, la jeune fille décida de tester son discours sur sa mère.

« Avant une course, il faut toujours s'échauffer », répétait sans cesse le professeur de sports.

La discussion de Jacqueline avec sa mère lui servirait d'échauffement avant la confrontation avec son père.

Simone avait bien été surprise lorsque sa fille, à la faveur d'une absence de son mari, l'avait rejointe dans le petit salon où elle s'adonnait à la lecture et s'était assise à ses côtés : ce n'était pas dans ses habitudes. Mais si elle avait refermé son livre, après y avoir glissé son marque-page en argent (cadeau de son mari), indiquant ainsi à la jeune fille qu'elle était prête à l'écouter, elle n'avait rien dit de plus que :

« Tu veux me dire quelque chose ? »

Jacqueline avait acquiescé du menton et avait pris le temps de lisser sa jupe avant de se lancer.

« Cela concerne mon avenir.

— Oui ? l'avait encouragée sa mère.

— Après mon bachot, je voudrais entrer à l'université. »

Rien, sur le visage ou dans l'attitude de Simone, ne pouvait permettre à Jacqueline de savoir ce que sa mère pensait de cette idée. Simone la regardait toujours de ses yeux doux, la tête légèrement penchée sur le côté, un sourire bienveillant accroché aux lèvres.

Après quelques secondes d'hésitation, la jeune fille se décida à poursuivre, en précisant les choses.

« J'aimerais étudier les lettres. À Montpellier. Mon professeur principal m'a encouragée dans cette voie. »

Ce n'était pas tout à fait vrai : elle ne lui avait jamais parlé directement. Mais un jour, en passant près de la salle des professeurs, Maryvonne avait surpris des bribes de conversation. Il était question

de Jacqueline, de ses facilités évidentes pour l'étude, et de l'espoir (exprimé, il est vrai, par le professeur principal) qu'elle puisse continuer à les utiliser en entrant à l'université.

Simone se contenta de hocher la tête et sa fille en ressentit plus de désarroi que d'agacement. N'avait-elle donc rien à dire à ce sujet ? Aucun avis ? En désespoir de cause, elle posa la question qui la taraudait depuis le début.

« Penses-tu que Papa sera d'accord ?

— Le mieux est de lui poser directement la question, tu ne crois pas ?

— Mais toi, qu'est-ce que tu penses ? Qu'est-ce qu'il va dire ? »

Le regard de Simone quitta le visage de sa fille quelques secondes. Le temps, sans doute, de bien choisir les mots qu'elle allait prononcer.

« Ton père accèdera certainement à ta demande. Mais je ne peux pas te l'affirmer. Tu dois lui poser la question toi-même. »

C'était ce que la jeune fille avait fait le soir même, après le repas du soir. Alors que son père s'installait dans son fauteuil préféré, elle l'avait rejoint, ne lui laissant pas le temps de déplier le journal qu'il s'apprêtait à lire.

« Papa, je peux te parler ?

— Bien sûr, ma petite fille ! répondit Jacques Berthet, enthousiaste. Qu'as-tu étudié d'intéressant cette semaine ? »

Tendue par une nervosité inhabituelle, la jeune fille avait aussitôt saisi la perche qui lui était ainsi lancée.

« C'est justement d'études que je veux te parler. Mais pas de celles que je suis en ce moment au lycée... Celles que je voudrais suivre l'année prochaine.

— L'année prochaine ? releva Jacques Berthet.

— Oui. Après mon bachot. Je voudrais aller à l'université. Étudier encore quelques années. »

Son père restant silencieux, Jacqueline poursuivit.

« Tu comprends, j'aime étudier ! Apprendre de nouvelles choses. Comprendre le monde dans lequel nous vivons... Je n'ai pas envie d'arrêter tout de suite. Et puis, je n'ai même pas dix-sept ans ! C'est bien trop jeune pour penser au mariage, tu ne crois pas ? »

Jacques Berthet considérait sa fille avec circonspection. Faire des études, quelle drôle d'idée pour une jeune fille... Mais il était vrai que Jacqueline avait toujours été différente des autres filles de son âge. Et puis, elle avait raison : elle était encore bien jeune pour se marier... Sans compter que dès qu'elle se marierait, elle quitterait la maison de ses parents pour s'installer dans celle de son mari.

Au fond de lui, Jacques Berthet redoutait ce moment où sa fille chérie lui échapperait et se transformerait en l'épouse d'un autre. Alors s'il pouvait le retarder, cet instant fatidique...

Devant lui, Jacqueline retenait sa respiration. Comment devait-elle interpréter ce silence paternel ? Fallait-il laisser à son père le temps de la réflexion ou au contraire insister sur les bienfaits pour toute la famille de la décision qu'elle souhaitait lui voir prendre ?

La jeune fille se sentait prête à crier d'impatience quand son père prit la parole.

« Et que voudrais-tu étudier ? »

Jacqueline sentit ses poumons s'emplier à nouveau d'air. Son père n'avait pas dit non. Il ne s'était pas insurgé contre son idée. Tous les espoirs étaient permis !

« Les lettres. Les lettres modernes. La faculté de lettres de Montpellier est un excellent établissement, d'après mon professeur principal. »

Jacques Berthet hocha la tête. Les lettres. Pourquoi pas ? Si Jacqueline avait souhaité étudier les sciences, ou pire encore, la médecine, les choses auraient été compliquées. Mais les lettres... C'était finalement un sujet d'étude tout à fait adapté à une jeune fille : totalement anodin. Un sujet d'étude très théorique qui ne conduirait Jacqueline vers aucun métier.

« Eh bien, nous en discuterons. Avec ton professeur principal, justement. »

Dès lors, tout était allé comme sur des roulettes. Les professeurs de Jacqueline avaient dans un bel ensemble donné leur accord pour que la jeune fille

soit inscrite à l'université. Ils l'avaient même encouragée à le faire.

Jacques Berthet avait donc pris les choses en main et les résultats du bachot n'étaient pas encore connus (mais qui pouvait douter de la réussite de Jacqueline à cet examen ?) qu'il avait déjà réservé une chambre pour sa fille dans une pension de famille de Montpellier. L'établissement lui avait été recommandé par un général à la retraite qui avait eu affaire avec sa responsable quelques années auparavant.

Quand les résultats du baccalauréat furent publiés, il n'y eut aucune surprise, ni chez les Berthet ni chez les Pagès. Jacqueline était admise haut la main, munie d'une mention très bien ; Mayvonne s'était vu allouer une très honorable mention assez bien.

L'été s'annonçait donc tout aussi paisible qu'excitant pour Jacqueline. Paisible parce que le fait de savoir qu'elle s'en éloignerait à nouveau dès le mois d'octobre lui rendait Lodève éminemment sympathique. Excitant parce qu'il était le prélude à une nouvelle vie, empreinte de liberté.

De son côté, Maryvonne avait été recrutée par l'Éducation nationale comme institutrice stagiaire et elle attendait avec appréhension l'arrivée de la rentrée : où serait-elle affectée pour son premier poste ? Pour l'heure, elle savait juste qu'elle exercerait dans un établissement privé sous contrat.



Lorsque la nouvelle de son affectation dans une école élémentaire de Montpellier était tombée, elle avait littéralement failli s'évanouir de bonheur. Montpellier ! La ville où Jacqueline était inscrite en faculté de lettres... Elles allaient pouvoir continuer à se voir aussi souvent, peut-être même allaient-elles pouvoir vivre ensemble !

Tout à coup, Maryvonne s'était sentie plus confiante. Armée d'une assurance nouvelle. Elle allait participer à l'éducation des nouvelles générations. Dispenser du savoir. Permettre à de jeunes esprits de s'ouvrir et de se développer. Ses futures responsabilités, loin de l'écraser, lui distillaient une force à laquelle elle n'aurait jamais osé rêver.

Et puis, avec Jacqueline à ses côtés, qu'aurait-il pu lui arriver ?